

Et entre mon fils et mes pauvres, j'oubliai un peu toutes mes infortunes.

Quand je me sentais lâche, que j'étais opprimée par les pénibles souvenirs qui m'assaillaient, ou encore quand Pierre avait été brutal avec moi, je courais prendre mon petit garçon dans mes bras et je le couvrais de baisers brûlants, alors son joli sourire mettait un peu de baume sur mes blessures, et une visite à un de mes protégés achevait la guérison.

Ma mère était dans ce temps là beaucoup plus à p'aindre que moi, ses yeux s'étaient ouverts et sa conscience lui reprochait d'avoir gaché sa vie. Elle devenait indifférente à tout ce qu'elle avait prôné, l'argent, la vanité ne lui soulaient plus guère.

Lorsqu'elle se trouvait en face de moi, elle éprouvait quelque chose ressemblant fort à de la gêne, surtout lorsqu'elle voyait mes yeux fixés vaguement au loin, ou qu'elle me parlait et que toute à mes pensées je ne l'entendais pas. Sa seule consolation était de me voir penchée sur le berceau de mon fils; elle comprenait qu'alors le coeur de la mère endormait pour un moment le coeur de la femme.

De tous les sentiments humains le remords est le plus douloureux; il vous poursuit nuit et jour, ne vous laissant jamais un moment de répit. Elle en connut tous les tourments quand Pierre me brutalisait, quand, en allant à Calleville, elle me voyait tourner les yeux vers le cimetière, quand le seul nom de Jean me faisait verser des larmes.

Malheureusement, je ne devinai pas l'état d'esprit de ma mère et souvent je dus lui faire de la peine sans le vouloir. Si j'avais compris sa douleur, je lui aurais épargné de me voir si triste, et devant elle, j'aurais effecté la gaieté, quand bien même mon coeur en eût été plus lourd encore.

* * *

Un matin, j'attendis en vain ma mère qui devait venir avec moi à Saint-Victor, visiter une vieille parente de mon mari.

Vers midi, je vis arriver Zélie, le visage animé par sa course rapide.

—Quelle nouvelle m'apportes-tu de maman. D'où vient qu'elle ne soit pas venue? lui demandai-je en la voyant.

—La maîtresse est malade, répondit laconiquement la servante.

—Malade! maman est malade? mais hier...

—Vous ne vous en étiez donc pas aperçue? Il y a longtemps qu'elle traîne; elle se faisait tant de mal, aussi!...

—En effet, elle était drôle depuis quelque temps, mais elle ne me parlait jamais de ce qui l'obsédait.

—Dame, c'était difficile de vous le dire, on avoue rarement qu'on s'est trompé, et puis, bah! ça n'aurait pas changé grand chose à ce qui est.

Je regardais Zélie avec un peu d'étonnement. Ses phrases amphigouriques — phrases chères aux Normands — ne signifiaient pas grand chose.

—Monte avec moi à ma chambre; pendant que je m'habillerai, tu me raconteras tout ce que tu sais.

Elle me suivit et s'étant assise près de la fenêtre, elle croisa ses mains sur ses genoux et se mit à examiner partout autour d'elle.

—Etes-vous heureuse, Suzanne, d'avoir une armoire à glace, comme il y en a dans les châteaux.

—Laisse là les meubles, voilà plus de cinquante fois que tu viens dans ma chambre, l'occasion de les contempler ne t'a donc pas manqué. Dis-moi plutôt qu'est-ce que maman a.

—La maîtresse a voulu se lever malgré sa faiblesse et elle est tombée dans la cuisine. Nous avons eu du mal, l'autre servante et moi, à la déshabiller et à la remettre au lit.

—Alors, c'est une syncope qui peut-être n'aura pas de suite.

—Heu! je le souhaite, mais j'en doute. ... La maîtresse est malade pour longtemps!

—Mon Dieu!... as-tu vu le médecin?

—Oui, il est venu.

—Qu'est-ce qu'il dit?

—Pas grand chose, couci, couci.

—Mais encore?

—C'est tout ce qu'il a dit!

—Il n'a pas dû se creuser la cervelle